Document generated on 08/06/2025 2:12 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'action nationale, Liberté, Contre-jour

Nicolas Tremblay

Number 129, Spring 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36858ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, N. (2008). Review of [*L'action nationale, Liberté, Contre-jour*]. *Lettres québécoises*, (129), 51–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

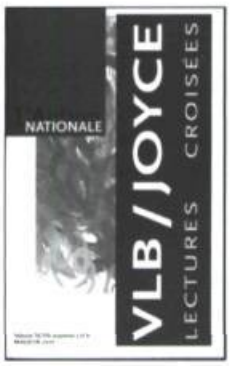
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ACTION NATIONALE, *vol. XCVII, nos 5-6*

« VLB/Joyce : littérature, mythologie, histoire », mai/juin 2007, 256 p., 15 $. (*L'action nationale*, 82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Québec, H2X 1X3, site Internet : www.action-nationale.qc.ca)



Paru avant 1970 dans sa première version, *Le salut de l'Irlande* de Jacques Ferron constitue, aux yeux d'une certaine critique, une œuvre prophétique en ce qu'elle annonce la crise d'Octobre. Le héros de cette histoire, fils d'un Irlandais et d'une Canadienne française, joint entre autres les rangs du Front de libération du Québec (FLQ) contre la tradition familiale fidèle à la culture anglaise. Sang-mêlé, ce personnage de Ferron, l'auteur du *Ciel de Québec*, ouvrage encensé par son fils spirituel Victor-Lévy Beaulieu (VLB), hérite d'une filiation double, irlandaise et québécoise, qui ne va pas sans rappeler le monumental *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, paru enfin à l'automne 2006, alors que son auteur, VLB, en avait commencé l'écriture dès 1973. Les deux pays « incertains » que l'on rapproche à la fois chez Ferron et chez VLB ont bien sûr en commun d'avoir été annexés par l'Angleterre et d'avoir trouvé refuge, pour leur survie nationale, dans un catholicisme rigoureux et aliénant. Pour VLB, qui a l'habitude de se mettre dans la peau de ses figures d'adoration — cela s'observe notamment dans son *Monsieur Melville* — , James Joyce, l'écrivain irlandais qui envoie, selon les mots de l'homme de Trois-Pistoles, « coucher la langue anglaise », est en littérature un modèle avec lequel le Québec littéraire gagnerait à se métisser symboliquement, ce que fait d'ailleurs avec excès son *alter ego* Abel Beauchemin dans une dynamique toute « parasitaire » et « anthropophage ». Envoûté par ses nombreux pères d'emprunt, Kerouac, Hugo, Tolstoï et j'en passe, VLB, qui construit avec et contre eux son style, n'a jamais été cependant pour Ferron, qui le lui a fait savoir dans un commentaire au sujet d'Yves Thériault que l'autre, admiratif, publiait dans sa maison éponyme, un « tueur de pères ». Cette saillie, Renald Bérubé la cite dans le numéro double piloté par Jacques Pelletier que *L'action nationale* consacre à VLB et à son Livre-Joyce. Dans ce numéro essentiel pour quiconque s'intéresse à l'œuvre de VLB et à ses croisements internes et externes, la plupart des collaborateurs (parmi lesquels on compte Louis Hamelin, Bruno Roy, Jean-François Chassay et Anne Élaine Cliche) resituent à juste titre le *James Joyce* dans la saga des Beauchemin, laquelle préfigure ce livre des livres de VLB, *La grande tribu*, projet (mégalomaniaque) de donner à la nation québécoise l'épopée qui manque à son fondement mais qui est sans cesse reportée parce qu'impossible et démesurée. Constat d'échec, déjà présent dans le non-poème de Miron, remarque Stéphane Inkel, le Québec de VLB, comme l'Irlande, s'élabore misérablement, à l'exception que le deuxième possède déjà sa mythologie, la celtique, à partir de laquelle des voix rebelles comme celle du fils-Joyce peuvent advenir. Tandis que la Belle Province, qu'incarne la tribu des Beauchemin, doit, au contraire, profaner dans la lamentation et la logorrhée le Maternel, « Notre Sainte Mère l'Église », la « mère-reptilienne » d'après la métaphore de VLB, à défaut de s'inventer et de s'« enquébécoiser » contre le Père national qui, lui, n'a jamais été sinon par ses blessures ou son mutisme.

LIBERTÉ, *no 277*

« René Char et Hervé Bouchard », septembre 2007, 128 p., 10 $. (*Liberté*, 187, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal, Québec, H2X 1K8, site Internet : www.revueliberte.ca)

Pastichant *Finnegans Wake*, VLB ouvre son Livre-Joyce avec la mort du patriarche Beauchemin et sa veillée funèbre, réunissant pour l'occasion toute la tribu à Trois-Pistoles chez Abel. Dans le même numéro de *L'action nationale* décrit plus haut, Inkel remarque, en conclusion de son article, qu'Hervé Bouchard, qui s'autoproclame « citoyen de Jonquière », commence lui aussi *Parents et amis...* avec les funérailles du père... Justement, ce nom d'Hervé Bouchard fait de plus en plus couler d'encre dans la critique, alors que son œuvre, d'ailleurs primée, compte seulement deux titres à ce jour (le deuxième publié, après un passage à l'Effet pourpre pour le premier, au Quartanier). Sans vouloir prétendre avec emphase que le Québec, après un temps morose, compte sur la venue d'un autre grand écrivain comme on s'empressait de l'annoncer haut et fort autrefois avec Aquin et Ducharme, force est de dire à tout le moins que Bouchard n'a rien d'un feu de paille. Du même avis, le dramaturge Olivier Kemeid, de plus membre du comité de rédaction de *Liberté*, a mis en scène, à l'automne 2007, à la Place des Arts à Montréal, une lecture de *Parents et amis...*, livre-théâtre inspiré fortement de Valère Novarina mais en « l'enquébécoisant », comme dirait VLB qui, lui aussi, édifie son œuvre sur des géants qu'il phagocyte sans gêne (l'un de mes professeurs me rappellerait, ici, la phrase de Hugo : « Être Chateaubriand ou rien »). Après cette lecture, où une panoplie d'acteurs se sont mis le texte en bouche avec une aisance inégale (je l'affirme parce que j'y étais dans l'ombre), Stéphane Lépine, qui dirigeait la discussion avec l'auteur et le metteur en scène suivant la représentation, ne tarissait pas de superlatifs — ce dont il a l'habitude — pour dire toute son admiration. Mais bref, Bouchard est un grand qu'il faut suivre et lire avec assiduité, en s'aidant peut-être du *Liberté* 277 où, en plus d'un entretien avec Kemeid, se trouve un excellent article de Daniel Canty, lequel nous explique, avec originalité, le style de l'auteur, une poésie qui carnavalise la Bible, entre « proute » et « heurque » (lire *Maillouxpour* comprendre ce climax onomatopéique).

CONTRE-JOUR, *no 13*

« La littérature et l'animalité », automne 2007, 232 p., 12 $. (*Contre-jour*, nº 47506, C.P. Plateau-Mont-Royal, Montréal, Québec, H2H 2S8, site Internet : www.contre-jour.ca)

L'animal fascine la littérature, et les exemples sont nombreux. Pensons à quelques-uns, célèbres : les fables anthropomorphiques de La Fontaine, l'albatros baudelairien ou le zoomorphisme kafkaïen (le cloporte, la taupe, etc.). C'est pourquoi le treizième *Contre-jour* étudie, dans un dossier sous la direction de Guillaume Asselin, cette figure qui demeure à la fois familière et étrangère à l'homme. Plus exactement, la revue littéraire se penche sur un changement positif du paradigme de l'animal comme objet de discours. Ce changement correspondrait à l'épistémologie de la postmodernité (c'est — il me semble — un leitmotiv de plus en plus marqué chez *Contre-jour* de faire la critique de cette époque tout aussi idéologique que les autres). À cet effet, il ressort clairement de ce dossier que l'animal ne représente plus une régression pour l'homme, comme le prétendaient l'histoire naturelle et l'évolutionnisme darwinien. L'âge de la Raison et de la Modernité est donc dépassé, l'homme ne dominant plus le réel. Pierre Ouellet, renversant l'axiome de Heidegger, affirme à ce sujet que c'est plutôt l'animal qui est riche en monde ; d'autres collaborateurs du dossier, comme Jean-Christophe Bailly et Christian Doumet, suggèrent du même souffle une secrète fraternité entre le monde de l'homme et celui de l'animal. Quant à Véronique Bessens, elle rappelle que les années soixante ont vu poindre l'idée scientifique d'une intelligence animale, ce qui aura pour effet de changer les représentations des bêtes dans les œuvres de fiction moins enclines dès lors à « singer » l'homme. Enfin, suivre *Contre-jour* parlant de l'animal consiste à sortir de la marche de l'espèce humaine, à sortir de l'Histoire des temps révolutionnaires et de l'évolution sociale, extension de l'évolution biologique, et à accepter de nouveaux repères, même si, comme chez David Clerson, cela consiste à laisser son corps devenir la demeure vivante d'animalcules et de parasites avec l'esprit en moins. Ouellet dirait alors qu'il y a là une morale exigeant de nous que nous cessions de faire la « grosse tête » cartésienne...